

L'Ancien Monde

Je le lui avais promis, je l'ai fait. À vrai dire, ce n'était même pas une promesse, je lui avais écrit que je retournerais là où j'avais fait un x sur la carte postale et que j'y lancerais des cailloux en pensant à elle. Rien de très héroïque, et pourtant j'ai bien failli renoncer au premier obstacle : pour lancer des cailloux, encore fallait-il en trouver. Rive gauche, à la hauteur du pont Saint-Michel, je suis descendu sur la berge, pensant que c'était là, près de l'eau, que j'aurais le plus de chances d'en trouver, et, je dois le dire, avec le désir inconscient d'escamoter ma mission : je trouverais là un caillou et le lancerais dans la Seine, même si je n'étais pas au lieu précis du rendez-vous que je m'étais donné à moi-même, au pied de Notre-Dame, là où son petit doigt avait dû toucher le fameux x qui la ferait entrer un peu dans la légende. En fait, ce n'est pas la paresse qui m'a

dicté ma conduite, mais une force qui m'a arraché subitement à la lumière éclatante de cet après-midi d'automne pour me plonger dans l'ombre verte et grise qui régnait sous le pont et semblait monter des eaux tumultueuses de la Seine encore une fois contrainte par un pont, par une île. Je sais que c'est ridicule, mais j'éprouvais une fébrilité voisine de la peur que rien ne justifiait. J'étais à Paris, en plein jour, dans un quartier touristique, et les seuls criminels que je croisais étaient des couples enlacés ou des formes vaguement humaines ensevelies sous des couvertures. J'avais beau me dire cela, rien ne pouvait ralentir mon pas ; descendre, ne serait-ce que quelques marches, est toujours un adieu, et près de l'eau, même de celle qui dort, ce n'est jamais tout à fait le jour. Dès que je suis sorti de l'ombre, j'ai vu Notre-Dame et je me suis mis à la recherche d'un caillou. Rien sur le quai ou dans les cercles de sable autour des arbres, que des crottes et des feuilles mortes. J'ai bien trouvé une petite boule noire et dure qui ressemblait à une mûre et que j'ai lancée dans l'eau après l'avoir reniflée pour m'assurer que ce n'était pas une espèce rare de crottin, mais je ne pouvais tricher aussi grossièrement : ce n'était pas un caillou et je n'étais pas au pied de Notre-Dame.

J'ai refait surface pour traverser presque aussitôt un petit pont qui m'a déposé sur le fameux parvis que j'ai scruté en vain pendant quelques minutes. Des pavés, rien que des pavés ! C'était peut-être bon pour des révolutions mais pas pour des vœux, et puis il fallait avoir de sacrés bons ongles ou de bons outils (un

tournevis, un marteau, une pince) pour les arracher aux siècles passés. Les touristes se photographiaient devant la cathédrale dont la moitié de la façade était encore masquée par des échafaudages recouverts de bâches (on la nettoyait depuis des années, ça devait être horrible avant mais on ne le voyait pas, Malraux le visionnaire avait vu la saleté avant qu'on l'enlève), ils souriaient, même entre les photos, sans savoir pourquoi, parce que la Seine, oui c'est la Seine, non ce n'est pas le pont Mirabeau, coulait là sous leurs yeux comme dans le guide *Michelin*, et que les pavés, comme des centaines de petites mains, leur massaient la plante des pieds, les allégeaient et leur donnaient une démarche légèrement sautillante comme s'ils marchaient sur des cailloux. J'ai fait quelques pas vers le lieu du rendez-vous, oui c'était à cette allée qui longe la Seine que j'avais pensé lorsque j'avais tracé mon X sur la carte, je croyais me souvenir qu'elle était en sable ou en gravier, en tout cas qu'elle n'était pas pavée. Erreur : à quelques mètres du but, j'ai vu que cette allée était asphaltée tout comme le tablier du pont sur lequel je me trouvais. J'ai vu ou j'ai cru voir, car il y avait beaucoup de gens, et lorsque je suis au milieu d'une foule ou que je suis en mouvement, je perds tous mes moyens, déjà fort modestes, de perception et d'orientation ; je ne vois bien les choses, les êtres (et les chemins qui m'y relient ou me ramènent chez moi) que si je suis seul et immobile.

J'allais encore abandonner lorsque j'ai entendu, venant du sol et accourant vers moi, un bruit cristallin

qui, l'espace d'une seconde, figea tout Paris dans un silence parfait. Un petit caillou, sans doute frappé volontairement par l'un des adolescents qui se trouvaient derrière moi, ricochait sur l'asphalte et s'immobilisa tout près de mes pieds. Puis la marée des pas a recommencé et je me suis empressé de ramasser le caillou avant qu'un malheureux coup de pied ou qu'un enfant me le dérobe. C'est en me penchant que j'ai vu, de l'autre côté de la clôture, des dizaines de cailloux qui poussaient là, le plus naturellement du monde, sur une bande de sable que les urbanistes leur avaient réservée pour qu'ils puissent satisfaire le plus vieux désir du monde. Est-ce qu'on en déposait un certain stock chaque printemps ou bien sortaient-ils vraiment tout seuls de la terre sous les pas répétés des promeneurs? C'était ça le génie français! Sans rien enlever à la célèbre rosace, je lui préférais ce sable doré semé de cailloux dont la Seine allait se nourrir aussi longtemps qu'il y aurait des enfants. C'était éblouissant, comment avais-je pu ne pas voir? La bande de sable était, en fait, une allée qui bordait le square situé entre Notre-Dame et la Seine, juste à côté de cette autre allée asphaltée que j'avais d'abord vue et qui longeait le parapet du quai.

J'ai choisi pour elle un caillou, bien sûr, plus gros que le mien, et avant de les lancer tous les deux au même endroit, à une seconde d'intervalle, j'ai fait le vœu de revenir là, un jour, avec elle, mais c'était un vœu plutôt mécanique, le genre de choses que les gens font, et qui m'a un peu irrité, non que je ne voulais pas le réaliser mais parce que ce geste, qui mimait un bon-

heur passé et m'en promettait un autre plus ou moins lointain, me distrayait de celui, parfait, que j'éprouvais déjà en pensant à elle. Il suffit, en effet, que je pense à elle pour que ma pensée, soutenue ou non par des cailloux ou par quelque autre trésor commun, délaissant aussitôt toutes ses besognes, franchisse en une seconde des milliers de kilomètres et des années de grisaille pour aller se reposer et s'épanouir enfin dans cette certitude aussi ronde qu'une bille, aussi bleue que le ciel : Jeanne existe ! Jeanne existe, et désormais mon cœur est une chambre dans laquelle je ne suis plus jamais seul. Jeanne existe, et il n'y a plus de grandes questions que je ne puisse contenir, ma pensée est désormais un cœur dans lequel le temps s'arrête et commence mille fois par jour. Jeanne existe, et lorsqu'elle décrète que c'est l'heure du spectacle, tous les champs autour de la balançoire convergent vers sa petite robe rouge, comme la procession des siècles vers ce seul et unique instant.